

Un matin de nos jours, dans une petite ferme en faillite de Haute Loire, Olivier 40 ans, sous l'emprise d'une pression économique qui le dépasse, prend son fusil et tire. Il abat deux de ses vaches, sous les yeux terrifiés de sa mère.

Il vit seul avec cette femme qui fait ce qu'elle peut depuis la disparition du père. Georges, le vieil ami de la famille le remplace à la ferme, le temps de son hospitalisation dans une unité psychiatrique. Lorsqu'il ressort un mois plus tard, traité, stabilisé, rien n'a changé. Olivier reprend le travail comme avant, comme si rien n'avait eu lieu, avec les cauchemars en plus. Il s'applique comme le père a toujours fait, sans gémir, coincé entre l'obligation d'investir toujours plus, le redressement judiciaire, ses responsabilités de chef d'entreprise et sa mère infatigable, qui ressasse la doxa familiale : « *il faut travailler, il faut travailler c'est tout* ».

Il n'y arrive pas. Les bêtes ont peur de lui, tremblent littéralement sur son passage. Quand il va chez Aimée au bar-épicerie du village, il ne supporte pas le silence et le regard des autres. Un paysan, ça ne tire pas sur ses vaches. Il n'a plus sa place.

Olivier se sent acculé, sans solution. Il cherche ce qui est perdu, qui n'a peut-être jamais été là. Prisonnier de son chaos intérieur, aux prises avec une puissance invisible qu'il ne sait pas combattre. Alors quand un investisseur d'un fond de gestion Flammand arrive pour liquider l'exploitation familiale, Olivier est une proie facile. Déraciné sur sa propre terre, résigné, il se laisse convaincre et donne son accord pour une promesse de vente. Comme la vague promesse de sa libération prochaine.

En attendant il faut se relever. Arrêter de faire semblant. Olivier se bat avec sa colère, entre l'espoir d'un ailleurs improbable et les conflits auxquels il se soustrait en les affrontant violemment ou par la rupture, en les fuyant. A commencer par le rouleau compresseur du travail quotidien, des financiers, techniciens et responsables agricoles qui édictent cette politique systémique qui le broie, Henriette la mère, ceux du village, parfois maladroits qui laissent tomber des phrases toutes faites qui font mal.

Olivier se sauve, fuit le monde. Il part au hasard à travers champ, dans la forêt. Il perd pied, échappe de peu à une noyade. Ce jour là pour la première fois depuis longtemps il s'arrête, se laisse traverser par cette nature qu'il n'a jamais pris le temps de comprendre. Ecouter, sentir, combler le vide en lui, apaiser sa plainte muette. Trouver un sens, une direction, une destination.

C'est alors qu'il revoit Magda, une Roumaine exilée arrivée au pays il y a une dizaine d'années. Son garagiste d'homme vient de se tuer d'un accident de voiture. L'alcool., Elle est redevenue l'étrangère, la veuve du François, seule avec sa gamine. Olivier n'ose plus rêver à cette femme instruite et cultivée, déracinée comme lui, qu'il n'a pas su séduire. En bon paysan têtu et fier, il se dérobe, se punit, organise sa dérive, se réfugie dans la solitude. Il les fuit tous, elle comme les autres.

C'est Elise, la fille de Magda qui va faire le lien. Un jour qu'elle est à la ferme à la garde d'Henriette, la gamine pour se venger de l'indifférence d'Olivier fugue dans la forêt. Il la rattrape. La fillette avec son innocence lui tient tête, le déstabilise, le bouscule. Elle provoque son regard. C'est comme une réconciliation, un processus qui le met en mouvement. Olivier se relie avec le paradis perdu de son enfance, découvre son rapport à une nature sauvage, vivante et gagne au passage la confiance d'Elise.

Henriette elle, fait ce qu'elle croit devoir faire. Depuis la mise en vente, la ferme est livrée à elle-même. Olivier est irascible, méfiant, sujet à des sursauts d'orgueil ou peut être de réalisme. Il résiste à Yvon son voisin éleveur, convertit au bio, qui lui propose de vraies alternatives qu'il ne veut pas entendre, s'agace de Georges, tout de sobriété et de vérité, qui ne cherche jamais à convaincre, qui ne le juge pas et le met pourtant face à ses contradictions. Pas à pas, Olivier se réinvente, s'initie au contact des autres, fait lentement l'apprentissage de la solidarité du groupe sans lequel il n'est rien.

Et puis il y a Magda. Elle aussi cherche à se reconstruire. Elle est la figure qui le fait grandir. Elle fait le premier pas qui apporte la légèreté, la modernité, l'ouverture sur le monde, l'unité, les rires, les sourires. Elle réveille les pulsions sexuelles, joyeuses d'Olivier, incarne la continuité. Entre eux, une relation forte s'installe, mais c'est un chemin fragile, encore en devenir.

Olivier dans son désir de s'émanciper reste un animal impulsif, farouche, impatient. Il ne connaît pas les mots. Quand Magda, avertie par Henriette de la vente de la ferme, lui propose de partir s'installer en ville, Olivier s'emporte. Il lui a menti sur la vente. Il lui parle mal et elle, elle ne supporte plus la moindre violence. Magda est d'une altérité inflexible, ne comprend pas ce mensonge puéril. Elle prend ses distances.

Olivier se retrouve face à lui-même, face à sa servitude. Il se doit de réévaluer sa vie, malgré les questions sans réponses, les paroles tues. Faire le lien entre l'ancien et le nouveau, perdre des valeurs pour en acquérir d'autres. Il est à la recherche d'une issue, d'un geste, d'un acte de création...

Il voit enfin la vallée magnifique qui s'étire à perte de vue, la forêt, ses champs, cette terre grasse, collante, qui le retient les jours de pluie. Il y a Magda, Elise, Aimée, Georges, cette mère capable de s'arracher à sa terre, prête à rompre avec le passé. Au village, il y a ceux de toujours qui sont là, qui le soutiennent, qui ne le lâchent pas.

Alors quand l'investisseur Belge bien sapé avec sa tête de banquier, revient pour signer l'acte de vente, pour Olivier tout s'éclaire... Il ne vend pas, son métier c'est de vivre ici, sur le plateau. Pas de leçon, pas de révolte, ni d'asservissement ni de bon petit soldat au service d'une logique économique qui ne partage pas ses profits.

Il a son idée. Sa vie lui appartient. Il est là, c'est tout.

L'idée du film part d'un constat. La difficulté, sinon l'incapacité que nous avons de résister, de choisir. Pétrifiés, toujours réticents à nous relier aux autres, que ce soit par l'affrontement ou par la solidarité, effrayés de devoir nous dévoiler, de désobéir, de porter un regard critique sur le monde et sur nous-mêmes.

Comment dépasser ce syndrome d'impuissance, comment résoudre la difficulté que nous avons de relier le sens et nos actes ? Alors que les savoirs et les compétences se désintègrent, que les logiques de management disqualifient les métiers, saccagent l'expérience, comment s'approprier le possible et mettre du sens dans sa vie ?

Depuis mon enfance à la ferme chez ma grand-mère, jusqu'à mes années d'ouvrier agricole, j'ai toujours eu un rapport organique au monde paysan. J'y ai observé et appris l'asservissement au devoir et au travail. J'y ai découvert notre vision utilitariste de la nature et ses conséquences sur nos vies et là comme ailleurs, notre désinvolture, notre peur et notre incapacité à nous représenter le monde autrement.

Avec l'histoire d'Olivier, j'ai voulu raconter l'histoire d'un homme en situation d'urgence, acculé au burn-out. Un personnage ordinaire qui vient du réel. Conduit à douter à chaque instant de sa propre valeur et de sa légitimité, qui courbe l'échine et qui pour survivre, s'enferme sans le moindre regard critique dans une logique économique qui le mène à sa perte.

Olivier est un simple paysan, loin des clichés citadins. Sa condition n'a rien d'exotique. Comme nous tous, il n'a plus de temps pour penser, n'est plus capable de sentir, d'aimer. Il a cessé de se poser la question du sens de ses actes. Sa seule alternative est de se livrer corps et âme aux appétits illimités du monde marchand et à ses pulsions mortifères. Comme si ses valeurs essentielles, humaines, étaient aujourd'hui périmées. Il en est venu à croire que la seule loi du monde, c'est la concurrence et la mort. Comme si son lien avec la vie était devenu impraticable. Il est devenu un être remplaçable, jetable.

Il n'a pourtant pas d'autre choix que de se réconcilier avec l'essence même de son métier d'Homme et de paysan : se relier à la vie ou disparaître.

Olivier est pris au cœur de cette contradiction. Il a beau s'appliquer, reproduire ce qu'il a appris de son père – le modèle agricole des années 60 – il voit bien que ça ne marche pas, que ça ne fait pas de lui une personne. Les pratiques et les valeurs qui ont animé ses parents sont toujours d'actualité. Elles sont d'une modernité criante. Désastreuses.

Dans son livre *Les Irremplaçables*, Cynthia Fleury s'élève contre ce processus de perte de soi, de *désingularisation magistrale des individus* à l'œuvre avec l'idéologie libérale.

Nous est-il encore possible de nourrir un autre imaginaire ? Est-il seulement permis aujourd'hui de mettre à l'épreuve notre responsabilité intime face à la normalisation et l'injonction économique ?

Le geste d'Olivier est un acte de naissance. Il s'agit de filmer sa violence intérieure. Donner une forme à la solitude qu'il s'impose, à sa colère animale, à sa dérive, à ce mouvement vital, flottant et incertain qui l'habite, qui produit à la fois par son inertie et sa dynamique une sorte d'accumulation, une charge qui s'enracine irrémédiablement en lui.

Il est à la recherche d'un geste, d'un acte de création. Pour s'individuer, il faut être en relation avec le réel, c'est à dire avec *l'autre* : avoir le courage de sortir de sa prison intérieure, se libérer de cette fixation affective et individualiste, trouver en soi la volonté de s'engager, c'est à dire mettre sa subjectivité à l'épreuve, risquer sa liberté de conscience pour construire l'hypothèse de son propre destin. Et s'y tenir, sans se soumettre.

La mise en image de nos représentations est profondément politique. Je m'inscris dans la tradition d'un cinéma de résistance. Il s'agit pour moi de faire un cinéma de l'après, non pas du soulèvement mais du relèvement, qui remet le désir à l'endroit, un cinéma sur l'expérience de la conquête de soi face à la violence, la puissance et l'avidité de l'injonction libérale.

Et tenter d'interroger les effets de cet ordre moral sur l'Homme aujourd'hui devenu narcissique, fasciné par l'image qu'il a de lui-même, timoré, soumis à l'idéologie de l'évaluation, dépossédé de toute exigence critique, privé de sa singularité ou plus précisément de son « irremplaçabilité ».

Gilles Trinques